

## Jacob et Ésaü

*Gen 25, 21-34 et Gen 27, 1-23*

Selon la perception chrétienne populaire, le personnage de Jacob a une réputation ambiguë. Certes il est l'un des Patriarches et respecté comme tel. Mais s'attachent à lui quelques réserves. Le récit biblique le décrit comme un être tortueux, rusé et profiteur, d'une droiture morale discutable.

Ce qui a alimenté des clichés tenaces. Au cours de siècles des esprits malveillants, notamment parmi les chrétiens, ont voulu étendre ces travers à l'ensemble des enfants d'Israël.

Mais il y a la réponse du berger à la bergère. Sait-on que le Talmud, commentaire juif de la Bible, voit en Ésaü l'ancêtre des peuples chrétiens ? Ce n'est pas un compliment...

Une soixantaine d'années avant la naissance de Jésus, les relations entre l'Empire de Rome et Jérusalem, bonnes jusque-là, tournent brutalement au vinaigre. Pour mettre un terme à une obscure querelle de succession entre Grands Prêtres, les légions romaines interviennent militairement et violent l'espace sacré du Temple. A partir de ce moment, Rome devient l'ennemi juré des Juifs, qui l'assimilent à Ésaü. Dès la conversion de l'empereur Constantin, quand Rome s'affirme comme un pôle incontournable de la chrétienté, c'est Ésaü qui est tenu pour le Patriarche des chrétiens. Auquel Ésaü s'attache la réputation d'un être fruste et brutal, un idolâtre qui mélange politique et religion, une sorte d'homme des bois plutôt barbare. Écartons ces clichés et venons-en au récit.

Jacob et Ésaü résonnent d'abord comme un appel à la fraternité.

Au départ ils sont des jumeaux en conflit. Ils se bagarrent déjà dans le sein de leur mère, Rebecca, dont la grossesse s'annonce difficile. Elle s'en plaint : «Pourquoi cela m'arrive-t-il à moi ?». La réponse de l'Éternel n'est pas renversante. Grosso modo, Dieu lui dit ce qu'elle pressent déjà : les jumeaux ne s'entendent pas, l'un sera plus fort que l'autre, ils iront chacun leur chemin et ça ne va pas être facile...

L'illustration de ce conflit inné, c'est le détail du talon. Au moment de la naissance des jumeaux, Jacob tient Ésaü par le talon, comme s'il essayait de le retenir pour l'empêcher de sortir le premier- d'ou son nom, Jacob vient du mot talon.

Le conflit se marque aussi par leurs différences d'aspect physique et de caractère. Ésaü se plaint à la chasse et au grand air, Jacob est plutôt un contemplatif qui aime à rester sous les tentes des nomades. Et pour ne rien arranger, les parents ont chacun leur fils préféré.

La Bible fait de la fraternité humaine (et de la sororité bien sûr !) une valeur très importante. Elle découle de l'affirmation de Dieu comme Père. Vous avez tous un seul Père proclame le prophète et Jésus parle à plusieurs reprises de « votre Père qui est dans les cieux ». A l'unité de Dieu doit correspondre l'unité de la famille humaine. Mais la Bible nous prévient aussi que la fraternité est un objectif à atteindre, une valeur à réaliser. Ce n'est pas un acquis, elle est devant nous. La fraternité du genre humain ne va pas de soi. L'expérience montre l'inverse. L'appel à la fraternité ne suffit pas à apaiser les conflits. Les haines fratricides sont parmi les plus difficiles à éteindre, il arrive même que les brouilles de familles durent des générations.

L'être humain a beaucoup de difficulté à réaliser l'être-frère ou l'être-sœur. Ce n'est néanmoins pas impossible puisqu'à la fin du cycle de Jacob, les deux frères se réconcilient. Ésaü court à sa rencontre...

Ensuite se répète avec Jacob et Ésaü ce qu'avons relevé dimanche dernier avec le personnage d'Agar. Si Dieu a un plan, sa réalisation peut être contrariée par l'improvisation humaine. Les choses ne se passent pas comme prévu, puisque l'ordre de la fratrie va être chamboulé. Il y a ce que sont les hommes et il y a ce qu'il font de ce qu'ils sont, c'est à dire leur liberté. Et une fois encore Dieu nous laisse l'impression dans ce récit de s'adapter aux aléas humains.

Concrètement la liberté prend chez Jacob le visage de la ruse et cela nous dérange. D'abord le plat de lentilles. Alors que ç'aurait été son devoir de nourrir son frère sans contrepartie, Jacob profite de la situation. Il se débrouille pour recevoir ce qui aurait dû revenir à l'aîné. Il détourne à son profit le droit d'aînesse, la part la plus importante de l'héritage familial, et ce d'une manière qu'on peut discuter.

Ensuite, avec la complicité de sa mère Rebecca, il se fait passer pour son frère et obtient la bénédiction qui revient à l'aîné. Abusant du grand âge de son père, il procède à une captation d'héritage.

Là nous sommes gênés et nous fronçons les sourcils : Drôle d'exemple en vérité ! Qu'est-ce donc que cette liberté qui prend... des libertés avec la morale ? Qui est donc ce Dieu qui encourage un voleur d'héritage ?

Peut-être que l'intention du récit est justement d'ébranler nos certitudes tranquilles. Il fait malicieusement l'éloge de la ruse, et ce n'est pas le seul endroit dans la Bible.

Souvenez-vous de Jésus recommandant aux disciples d'être candides comme la colombe et rusés comme le serpent. Ou sa remarque à propos des fils de ce siècle qui sont plus avisés que les enfants de lumière... Après tout la ruse est une forme d'intelligence pratique. Au nom de quoi serait-elle en toute circonstance interdite aux croyants ?

En tout cas, c'est une manière de laisser entendre que même la Loi - représentée ici par le droit d'aînesse- n'est pas un absolu. Quelque fois, il peut être nécessaire de transgresser la lettre de la Loi pour rester fidèle à son esprit. Peut-on mentir, par exemple, pour protéger la vie de quelqu'un ? A mon sens la réponse est oui. Parce que si la loi vire au légalisme, c'est-à-dire au respect minutieux voire maniaque de la lettre, elle peut devenir la pire forme de l'injustice. Ce peut être le meilleur moyen de ne pas entendre ce que Dieu veut nous dire.

Dans le cas particulier, il est une chose qui est plus forte que les règles du droit coutumier, c'est la ténacité incroyable de Jacob, sa volonté d'adhérer à la promesse coûte que coûte, son impérieuse envie de donner un sens à sa vie en prenant sa place dans le dessein de Dieu. Il veut arracher la bénédiction divine, quitte à franchir la ligne rouge, quitte à affronter l'ange. Là Jacob témoigne de quelque chose d'admirable qu'il faut bien appeler l'espérance. Une espérance dont l'opiniâtreté interroge la nôtre. Invoquer Dieu, cela signifie l'appeler à nous, faire descendre sa présence parmi nous. Eh bien la ruse de Jacob est au service d'une invocation impérieuse, il veut la présence de Dieu dans sa vie quoiqu'il en coûte.

De son côté Ésaü apparaît moins motivé. Alors qu'il avait pour lui, naturellement et sans effort, la promesse de Dieu, il l'a négligée. « A quoi ça me sert ? ».

Ésaü est un peu l'homme que l'espérance ne concerne pas. Il incarne l'immanence, la vie non pas malheureuse mais refermée sur elle-même et qui n'envisage pas qu'il puisse y avoir un ailleurs et un plus que cette vie. La satisfaction des besoins matériels passe avant tout. Il y réussit très bien. A la rigueur, il veut bien croire en Dieu, pourvu que le reste aille. Sur le terrain spirituel, il est plus faible que son frère Jacob et c'est pourquoi il est vaincu.

Et puis au bilan Jacob fait-il une si bonne affaire que ça ? Cela se discute. Car ce qu'il va récolter n'est pas une belle fortune, mais une fuite éperdue devant la colère de son frère, une fuite du foyer paternel, le chemin de l'exil, le travail pénible, une collection d'ennuis. Rien ne sera facile pour lui.

Drôle de bonne affaire en vérité, qui fait davantage penser à une galère ! Du vivant de Jacob, cette bonne affaire se traduit par des renoncements, des frustrations, des arrachements, des inquiétudes perpétuelles. Il ne connaîtra jamais la paix. A la veille de sa mort, il déclare : « Courts et mauvais ont été les jours de ma vie ».

Pourtant il se cramponne à la promesse divine. Pour rien au monde il ne s'en détournera, quelques décourageantes que soient les épreuves et les difficultés. Il a l'espérance chevillée au corps.

Nous sommes par-là prévenus : l'option de la foi n'est ni facile ni confortable. L'option de la foi nous expose. Il y faut autant de ténacité que de patience.

Enfin la figure de Jacob nous apprend qu'une forme de sainteté est possible en dépit de nos ambiguïtés humaines. Loin de chercher à s'épurer pour plaire à Dieu, Jacob met sa part d'ombre au service d'un idéal plus élevé. Il sert Dieu avec l'entièreté de son être.

Cette part d'ombre souvent déprimante -chassez le naturel, il revient au galop !- que nous déposons devant Dieu au début du culte par exemple n'est pas et ne sera jamais un obstacle à Sa bénédiction. Et l'on peut même, le cas échéant, s'en faire une alliée.

Tant il est vrai que Dieu peut avec du mauvais faire du bon et avec de l'ombre faire de la lumière.

Amen

Vincent Schmid 17-9-23 Temple de Champel